

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.  
ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.  
                  }    »    14    »    six mois.  
                  }    »    7 50   »   trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Co, 20, rue de la Banque.  
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Co, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

### ROUBAIX 20 septembre 1862.

Les affaires d'Amérique ont pris, depuis quelques jours, une suprême gravité. Et ce ne sont pas seulement les victoires consécutives remportées par les généraux confédérés; ce n'est pas même l'avance hardie du général Jackson dans le Maryland, sa prise de possession de Frederick qui lui ouvre la route de Baltimore, où les sympathies séparatistes l'appellent, qui constituent la gravité de la situation. Le Nord, battu en rase campagne, pourrait encore se considérer comme invincible derrière les fortifications récemment élevées autour de la capitale fédérale. Si l'union, qui est inscrite sur les drapeaux, invoquée dans toutes les proclamations et tous les documents officiels, était réellement au fond des cœurs comme elle est sur toutes les lèvres. Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Si le gouvernement fédéral n'a pas su organiser la défense militaire de l'Union, par l'unité de direction et de commandement, il n'a pas su davantage maintenir l'unité de pensée chez les citoyens.

Pendant que les quatre à cinq corps d'armée entre lesquels se partagent les forces fédérales, agissent chacun de leur côté, sans direction, sans entente préalable; tandis que Pope, après avoir couvert de ses sarcasmes, il n'y a pas plus de deux mois, son camarade Mac Clellan, et déclare que quant à lui il ne connaissait d'autre tactique que d'aller en avant et de ne montrer à l'ennemi que son visage, a été réduit à faire exactement et uniquement ce qu'il reprochait à Mac Clellan, c'est-à-dire à battre en retraite devant l'ennemi, Mac Clellan, de son côté, solidement établi à Alexandria, a fait la sourde-oreille aux appels des généraux de Pope, et lui a fait payer ses sarcasmes par une défaite en règle. Tout est désordre dans l'armée fédérale. Les généraux non seulement ne s'entendent pas entre eux, mais ne savent pas même où est l'ennemi. C'est au moment où Pope croyait l'armée confédérée en pleine retraite, qu'une portion de cette armée lui enlevait ses bagages et jusqu'à ses effets personnels, ses écrits, ses plans, sa correspondance. Et au moment où averti par cette leçon piquante, il se replie et se concentre autour de Washington, l'insaisissable Jackson débordé à droite et va passer le Potomac au nord, du côté de Harper's-Ferry.

Les fautes militaires des généraux fédéraux sont nombreuses et peut-être irréparables, mais celles du Gouvernement le

sont bien autrement. L'union, rompue par les confédérés les armes à la main, semble à la veille d'être déchirée — du moins ce qu'il en reste — par les fédéraux eux-mêmes. Dès à présent, s'il n'y a encore qu'un Gouvernement officiel siégeant à Washington, on peut déjà constater l'existence de deux autres centres de force et de direction. A New-York, le comité de la guerre, agissant de sa propre autorité, propose de former deux corps d'armée de chacun 50,000 hommes, dont le commandement serait confié aux généraux Fremont et Mitchell dont les ardeurs abolitionnistes sont connues. C'est là, on le voit, un empiètement grave sur les pouvoirs du Président, qui a seul droit de lever des troupes et de nommer leurs commandants.

D'autre part, on annonce que les gouverneurs des Etats du Maine, New-Hampshire, Rhode-Island et Massachusetts, formant ce qu'on appelait autrefois la Nouvelle-Angleterre, se sont réunis à Providence pour aviser. Aviser à quoi? Evidemment à une action propre et séparée, pour le cas où le Gouvernement fédéral ne pourrait pas ou ne voudrait pas agir dans le sens qu'ils ont en vue.

Ainsi, tandis que le Sud désunioniste marche avec un remarquable ensemble vers l'accomplissement de son but, à savoir, l'organisation d'une Confédération nouvelle, basée sur la communauté des intérêts et la similitude des institutions, le Nord unioniste est à la veille de se scinder en trois ou quatre fractions, aujourd'hui distinctes, demain ennemies, se basant sur une appréciation différente des moyens à employer pour restaurer l'Union. L'Union est sur les lèvres, la division est dans les cœurs.

Est-ce trop s'aventurer que de dire que ceci est le commencement de la fin? E. MOUTET.

Le préfet du département de la Sarthe, officier de la Légion d'honneur,

Vu le numéro du journal la Chronique de l'Ouest du 12 septembre contenant un article intitulé: « résumé des correspondances », commençant par ces mots: « Vous le voyez... » et finissant par ceux-ci: « a été saisi » et signé Charles de La Porte;

Attendu que dans cet article le principe du suffrage universel est attaqué, et la dignité du Gouvernement qu'il a fondé grossièrement outragée;

Vu la lettre du ministre de l'intérieur en date du 16 septembre courant;

Vu le décret organique du 17 février 1832 sur la presse,  
Arrête:

Art. 1<sup>er</sup>. Un deuxième avertissement est donné au journal la Chronique de l'Ouest, dans la personne de M. Ch. de La Porte, directeur-gérant de ladite feuille et signataire de l'article.

Art. 2. Le commissaire central est chargé de pourvoir à l'exécution du présent arrêté, qui devra être inséré en tête du plus prochain numéro du journal la Chronique de l'Ouest.

Le Mans, le 17 septembre 1862.  
D'ANDIGNÉ.

Le capitaine de Castex, débarqué à Saint-Nazaire, venant de la Vera-Cruz, s'est dirigé immédiatement sur Biarritz; on le dit porteur de dépêches très importantes.

Le premier octobre, il y aura environ 25,000 hommes de troupes françaises au Mexique sous le commandement du général Forey. On pense que le général de Lorencez sera, sur sa demande, autorisé à rentrer en France, et qu'il sera remplacé par le général Douay dans le commandement de sa division.

Le gouvernement de la Banque d'Angleterre annonce que les bénéfices nets du semestre, se terminant au 31 août, ont été de 604,041 sterling. Après avoir prélevé un dividende de 5 livres 5 sh 0/0, il restera 3,068,872 livres. Le dividende sera payé le 10 octobre.

Ce ne sont plus seulement les personnes qui s'élèvent contre la passion de l'Angleterre pour les armements, qui nous envoient des statistiques, afin de dénigrer les sommes fabuleuses consacrées par le cabinet britannique à la satisfaction de cette espèce de folie. L'organe officieux de lord Palmerston reconnaît lui-même l'exagération excessive du développement militaire du vieux empire marchand. Pour les seuls ports de Douvres et de Portland, nous dit le Morning-Post, le total des dépenses sera de 5,680,000 livres sterling, soit près de cent cinquante millions de francs. On juge des trésors enfouis à Portsmouth, à Plymouth et à Chatham?

Et ce qui touche Portsmouth, huit lignes distinctes de fortifications sont en progrès. Les frais de ces huit classes de travaux forment une grande partie de la somme intégrale. Et d'abord, les forts de Spithead, au nombre de trois: Horse-Sand-Fort, dont la dépense est évaluée à 225,000 liv. sterl.; Neman's-Land, dépense 285,000 liv. sterl.; Nirbridge, dépense 300,000 liv. sterl. Ainsi la dépense intégrale des

forts de Spithead est de 840,000 liv. sterl. Venons aux fortifications qui doivent protéger le passage occidental du Solent, dans la direction de Portsmouth et Southampton. Aux Needles, il ne doit pas y avoir moins de six fortifications distinctes. Ces fortifications, à l'exception du projet de restauration de Hurst-Castle, sont comparativement de peu de dépenses. Hurst-Castle, situé à un peu plus d'un mille de la côte de Hampshire et de Wight sur une langue de terre qui resserre le canal doit être fortifié moyennant 110,000 liv. et les cinq autres batteries à établir aux Needles entraîneront une dépense d'au moins 80,000 liv. La classe des batteries de l'île de Wight en comprend trois et du côté oriental de l'île, près Sandown. La dépense totale est de 25,000 liv. A Portsmouth, il y a cinq batteries en construction au prix de 450,000 liv. A Gosport, cinq batteries sont en voie de construction au prix de 275,000 liv. Les lignes avancées de ce même port doivent coûter 115,000 liv., il y en a déjà 8000 dépenses. En résumé, il y a un chiffre total de 2,360,000 liv. pour les fortifications de Portsmouth seul.

A Plymouth, les dépenses de la mer sont évaluées à 375,000 liv. sterl. Les hauteurs de Staddon entraîneront une dépense de 170,000 liv. Les Maker-Defences coûteront 45,000 liv.; les défenses de Nord-Est entraîneront une dépense de 350,000 liv.; les lignes de Devonport coûteront 10,000 liv. Enfin, les forts Antony coûteront 260,000 liv. Ainsi la dépense totale des fortifications de Plymouth s'élève à 1,210,000 liv.

Ce n'est pas tout: Pembroke coûtera 340,000 liv.; Portland, 360,000 liv.; Gravesend, 250,000 liv.; Sheerness, 340,000 liv.; Douvres, 250,000 liv.; Cork, 160,000 livres.

Nous négligeons d'autres items, dont la nomenclature serait trop longue; ce qui précède de l'exposé du Morning-Post suffit et au-delà pour édifier le lecteur. L'Angleterre nous ses défiances ou ses projets envahissants jusqu'à la folie; c'est ce qu'il nous importait seulement de signaler, en tirant nos preuves des propres calculs de ceux qui en ont été les promoteurs. HAVAS.

### Italie.

Les Napolitains supportent l'état de siège avec patience. Les patrouilles ne circulent plus, mais la censure est très rigoureuse envers la presse périodique. Les journaux envoient leurs épreuves au moins trois heures avant le tirage. Un huissier les prend, elles sont transmises à la revi-

son. La personne qui en est chargée reste invisible, elle écrit ses observations en marge et barre ce qui lui déplaît. Le journal répond si bon lui semble, il s'explique, il envoie les journaux italiens ou étrangers qui ont déjà imprimé les nouvelles ou les considérations qu'il veut publier. On finit par obtenir le bon à tirer. Les journaux fatigués de ces entraves se bornent à esquiver à grands traits la situation dans un premier article et remplissent le reste de leurs colonnes de reproductions de feuilles officielles ou semi-officielles.

### Prusse.

On écrit de Berlin, le 17 septembre: « Après la séance de la Chambre où M. de Roon a fait la déclaration que reproduit ce soir la Gazette de l'Etoile, la commission du budget s'est réunie immédiatement. M. de Roon a répété que le gouvernement désirait, comme la Chambre, que la question de la reorganisation fut réglée par voie législative et qu'il priait la commission de faire connaître les modifications qu'à son avis il y aurait lieu d'introduire dans la nouvelle organisation de l'armée. »

Le roi a appelé les ministres à Postdam où a été tenue une séance du conseil.

La nouvelle de l'intention du gouvernement de faire des concessions et de la défaite du parti militaire et réactionnaire produit dans le public une joie extrême mêlée encore, il est vrai, d'inquiétudes sur l'issue définitive du conflit.

### Allemagne.

Les correspondances particulières de Francfort annoncent que les principaux membres du parti démocratique faisant partie des diverses chambres législatives dans les Etats allemands se réuniront le 28. Les anciens membres de ces assemblées restent fidèles à leurs principes de libéralisme avancé, ont été également convoqués à cette même réunion de Weimar; elle sera donc très nombreuse.

Il paraît, néanmoins, que les chefs du parti démocratique, en Autriche, n'ont pu se mettre encore complètement d'accord avec ceux de certains pays de l'Allemagne meridionale sur les bases des questions à débattre, dans la réunion de Weimar et qui tendraient à constituer et à proclamer en Allemagne l'hégémonie prussienne autour de laquelle se grouperaient les autres Etats, notamment ceux du Nord que leurs intérêts et leur situation géographique rapprochent le plus de la Prusse. C'est

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 21 SEPTEMBRE 1862.

— N° 18. —

### LES COURANTS CONTRAIRES\*

CHAPITRE XI.

DE NOUVEAUX LIENS. (Suite).

On sut bientôt dans toute la ville qu'ils étaient fiancés, et les commentaires allèrent leur train. M<sup>me</sup> Loustot vantait partout le désintéressement d'Adrien, sans se douter que c'était dans l'unique but de s'attirer l'admiration et la louange qu'il n'avait pas demandé le chiffre de la dot. Les uns se récriaient, les autres donnaient à entendre qu'il avait commis là une imprudence inouïe. Enfin, on en parlait beaucoup, et Falbert était content.

On plaignait aussi Marie Delmar, au moins dans le cercle de la famille Beltraud et de M<sup>me</sup> Loustot. Comme ces officieuses personnes mirent un rare empressement à répandre la nouvelle de sa rupture avec Adrien et de sa maladie, ceux mêmes qui l'entendaient nommer pour la première fois, apprirent que M. Falbert l'avait abandonnée pour M<sup>me</sup> de Bussin, et s'apitoyèrent sur son malheur. Puis on mêla à leur histoire le nom de Charles Benaud, on fit

des allusions mordantes, et Marie fut jugée de la manière la plus fautive, comme il arrive toujours quand on répète des ouï-dire sans les contrôler et, le plus souvent même, en les amplifiant.

Elle ignorait tout cela, du reste, les nouvelles de la ville n'arrivant pas jusqu'à elle. Un mois s'était passé: elle était en pleine convalescence et se levait quelques heures par jour; déjà on laissait pénétrer par la fenêtre l'air vivifiant et le chaud soleil d'avril. Mais on lui cachait les nouvelles fiançailles d'Adrien, chose d'autant plus facile qu'elle ne prononçait jamais son nom. Depuis qu'elle avait recouvré la connaissance, pas une allusion n'avait été faite à la rupture ni par elle, ni devant elle. Elle ne voyait que son père et Charles, et elle pria un jour le capitaine de ne pas introduire dans sa chambre les amis qui se présenteraient.

« Je ne veux pas de leur pitié, lui dit-elle, car il n'en est pas une qui m'aime assez pour partager sincèrement mon chagrin. »

Jusque là, rien n'avait trahi que Marie n'eût pas oublié. Sa blessure saignait toujours, mais elle la voilait même aux regards de son père. Elle avait résolu d'être forte pour ne faire souffrir personne de sa souffrance. Et puis, c'était une de ces natures résignées qui ne connaissent ni la plainte, ni le désespoir. Elle se courbait humblement sous la main de Dieu; la douleur, chez elle, était contenue et silencieuse comme la joie. D'ailleurs, depuis qu'elle avait bien lu dans le cœur d'Adrien, et e le méprisait, et le méprisait tout l'amour. Elle s'efforçait de ne pas penser à lui, le jugeant indigne d'un regret, puisqu'il n'avait pas témoigné l'ombre de repentir.

Cependant les forces lui revenaient peu

à peu, et, par une belle journée de mai, on la conduisit au jardin. Elle en fit le tour, donnant le bras au capitaine et à Charles; puis elle s'assit au soleil dans le grand fauteuil de son père. Elle ne parlait que pour le remercier tous deux de leurs attentions; mais l'abattement toujours peint jusque là sur sa physionomie faisait place à une expression toute nouvelle. Son regard se ranimait et reflétait tout à tour la reconnaissance et une sorte de surprise admirative. Tout lui paraissait beau et riant autour d'elle; elle contemplant le ciel, les arbres, les fleurs, comme si elle les voyait pour la première fois. Le ciel était si bleu, les arbres si verts et si touffus, les fleurs avaient des nuances si brillantes et des parfums si purs! Marie benit Dieu qui lui permettait de vivre et de jouir encore de ces belles choses, Dieu qui la conservait à son père et lui laissait, pour la consoler, deux amis dévoués comme le capitaine et Benaud.

Ce même jour, Delmar lui apprit enfin que Falbert avait demandé la main d'Emma, car il tremblait que quelque indiscretion ne l'en instruisait à l'improviste. Cette nouvelle effaça le faible coloris qui renaissait à peine sur les joues de Marie. Mais elle domina son émotion et répondit froidement:

« Cela ne m'étonne point; on devait s'y attendre. »  
Son père la regarda avec surprise; elle ajouta du même ton:

« Et quand a-t-il fait cette démarche? Elle n'est pas d'hier, j'en suis sûre. — Il y a quelques semaines. — C'est-à-dire, n'est-ce pas, immédiatement après notre rupture? — Marie, reprit le capitaine, cette indifférence n'est pas naturelle; impossible que tu sois déjà consolée. »

— Consolée? répéta-t-elle avec découragement. En effet, je ne le suis pas; une désillusion pareille ne s'oublie pas si vite. Mais je puis parler de M. Falbert avec froideur, car il ne m'est plus rien.

— Quoi! se peut-il que tu ne regrettes point son amour?

— Ce que je regrette, c'est le bonheur dont j'ai joui tant que j'ai été aimée. Mais l'amour d'un homme tel que lui est plutôt une malédiction qu'une bénédiction du Ciel. Je rends grâce à Dieu de n'avoir pas permis que je devinsse sa femme.

— Parles-tu sincèrement? Ne pleures-tu pas en secret tes rêves d'avenir?

— Non, je ne pleure que mes illusions détruites; et j'espère qu'en appelant la raison à mon aide, j'aurai bientôt surmonté ce chagrin. Adrien ne m'aurait pas rendue heureuse, nos goûts sont trop différents; et d'ailleurs, tôt ou tard, il se serait repenti de m'avoir épousée, et il me l'aurait fait sentir. J'aime mieux être pauvre et, au besoin, travailler pour vivre que partager l'aisance d'un homme qui me reproche ses bienfaits.

— Ainsi l'amour est complètement éteint dans ton cœur?

— Oui, je n'ai plus que de la compassion pour Adrien; car, avec ce caractère-là, il ne trouvera le véritable contentement dans aucune position. Le capitaine ne s'était pas attendu à une si parfaite résignation, à une manière si saine et si forte d'envisager les choses. Cette nouvelle preuve de maturité d'esprit le rassura, lui qui avait craint que Marie ne fût inconsolable. Et elle, comprenant que ses paroles avaient apporté à son père un immense soulagement, elle les confirma de plus en plus par sa conduite. Jamais elle ne laissa à percevoir devant lui la mélancolie qui parfois encore s'empa-

(\*) Impression interdite.